

Intervention du « groupe d'Orange » sur le thème de la concurrence (module 1)
Dominique de France – René Blanc – Gaspard Visser't Hooft

« EN FACE » THEOLOGIQUE

A) – Calvin et la sanctification

La Bible nous présente l'homme comme étant par nature égoïste, enclin à la rivalité (concurrence) avec son prochain, « pécheur ».

Mais Dieu appelle l'homme à dépasser sa nature, en obéissant à sa volonté qu'il lui fait connaître au travers l'Écriture, et le plus parfaitement dans la personne du Christ qu'on y rencontre. L'homme est certes égoïste et pécheur, mais par la grâce imméritée qu'il reçoit de Dieu, il est rendu capable d'une vie nouvelle marquée par l'amour du prochain, ce qui concrètement veut dire coopération et solidarité : « je gagne quand mon prochain gagne ».

Pour Calvin la repentance est une régénération spirituelle, mais cette restauration s'accomplit au cours du temps, car il reste toujours, même dans l'humain régénéré, une source de mal dont sortent continuellement des impulsions mauvaises qui l'incitent à pécher. Calvin dit « Nous pouvons maintenant comprendre quels sont les fruits de la repentance. Ce sont les œuvres accomplies pour le service de Dieu et l'amour du prochain... sachons résister aux appétits insatiables de notre nature qui débordent sans mesure dès qu'ils ne sont plus tenus en bride. » En effet, l'esprit de rivalité/concurrence est alimenté par la convoitise. Dieu nous appelle à la maîtrise de soi, condition pour pouvoir avancer sur ce chemin que Calvin appelle le chemin de la « sanctification ».

A partir de ce point de vue, une théorie économique qui se construit sur une acceptation, voire valorisation, de l'égoïsme de l'homme et qui par conséquent fixe l'homme dans son « péché » est inacceptable. L'idée selon laquelle l'homme ne s'engagerait que pour des motifs égoïstes de bénéfice personnel est à rejeter. À la lumière de la grâce et de l'appel à la sanctification que la grâce reçue rend possible, il faut laisser place à l'hypothèse selon laquelle l'homme s'engage pour des motifs plus altruistes de bien commun – voire, encourager cela autant que possible. L'homme est aussi celui qu'on décide de voir en lui : égoïste, mais aussi capable de don de soi dès lors qu'il se convertit, accueille la grâce et se met sur le chemin de la sanctification. Avec cela, comment l'homme peut-il voir son prochain comme son « frère » si le système économique l'oblige à le traiter en « concurrent » - c'est-à-dire comme celui qui doit perdre afin que lui-même gagne ? D'un point de vue chrétien, on se doit d'interroger sérieusement ce système et d'en dénoncer bien des aspects.

B) – La concurrence : réflexions bibliques et théologiques

a. La concurrence et les individus

Philippiens 2,1-13

1 S'il y a donc de l'encouragement en Christ, s'il y a de la consolation dans l'amour, s'il y a une communion de l'Esprit, s'il y a de la tendresse et de la compassion, 2 rendez ma joie parfaite en vivant en plein accord. Ayez un même amour, un même cœur, une unité de pensée.

3 Ne faites rien par esprit de rivalité ou par désir d'une gloire sans valeur, mais avec humilité considérez les autres comme supérieurs à vous-mêmes. 4 Que chacun de vous, au lieu de regarder à ses propres intérêts, regarde aussi à ceux des autres. 5 Que votre attitude soit identique à celle de Jésus-Christ (Philippiens 2, 2- 5)

b. La concurrence et le travail

Selon Karl Barth ⁸ (1886 - 1968) chaque humain travaille parce qu'il doit défendre et assurer son existence. Travailler dans le NT signifie gagner son pain : c'est parce que Dieu nous accorde notre pain quotidien que nous pouvons demander que son nom soit sanctifié, que son règne vienne, que sa volonté soit faite sur la terre comme au ciel.

Par ailleurs, prier veut dire demander à Dieu qu'il nous accorde une place au soleil et travailler signifie que nous devons nous mettre à l'oeuvre pour revendiquer et nous assurer cette place.

Dans ce cadre biblique, le manger et le boire viennent à la première place, mais selon la description patriarcale de Luther, le pain quotidien c'est aussi toutes les choses nécessaires à l'entretien de cette vie.

Une des pistes théologiques à travailler est de savoir traduire ces choses nécessaires dans nos représentations modernes et de savoir quel sera le rapport entre le travail de l'individu et celui des autres – dont le motif fondamental est le même ?

Pour cela, la bonne question est : mon travail est-il humain ou plutôt sur quels critères peut-il être « co-humain » ?

Il est aisé aujourd'hui de constater que le travail se fait dans l'individualisme et l'opposition réciproque. Le monde du travail devient sans cesse une jungle où, secrètement ou très manifestement, chacun participe à la lutte pour la vie.

Le travail d'aujourd'hui se fait le plus souvent dans l'isolement, l'ignorance des besoins et des désirs de chacun, l'oubli et même le mépris de ceux des autres.

Il faut en tout cas faire preuve aujourd'hui d'un optimisme cynique pour ne pas voir les conditions inhumaines dans lesquelles nous travaillons tous plus ou moins, ou bien nous supportons que les autres travaillent.

Deux choses sont nécessaires pour que le travail de l'homme soit vraiment « humain » :

1. Ne pas croire que nous pouvons gagner notre pain quotidien sans collaborer avec les autres : « donne nous aujourd'hui notre pain quotidien ». Cette 1^{re} personne du pluriel est la base naturelle et raisonnable de tout labeur, sans laquelle le travail devient une malédiction pour l'humain. Le pain que l'humain gagne ne nourrit que s'il est partagé.

⁸ Karl Barth est un théologien et pasteur protestant suisse considéré comme l'une des personnalités majeures de la théologie chrétienne du XX^e siècle, toutes confessions confondues. Toute son oeuvre est une protestation contre les tentatives humaines (politiques, morales, religieuses et même théologiques) pour instrumentaliser Dieu en l'identifiant à une cause ou à une doctrine. Barth rappelle l'altérité radicale de Dieu : il est donc libre à l'égard de tout ce que l'on peut en dire ou en faire dans les Églises ou les doctrines. Ainsi l'Église chrétienne n'est pas là où nous croyons qu'elle est, mais là où Dieu décide qu'elle est. Il n'y a donc pour Barth d'attitude chrétienne que critique et inconfortable.

2. Et, pour que notre travail reste sous la lumière du critère de l'humanité, contrôler la prétendue nécessité de nos besoins, de nos désirs, de nos revendications, fuir tous les maux provoqués par nos convoitises vaines. Rechercher des biens pour eux-mêmes, par besoin de sécurité, pour accroître son pouvoir sur les êtres et sur les choses : voilà ce que Barth qualifie de « vain ». Les revendications vitales n'ont rien à voir avec de semblables convoitises. Le règne des convoitises vaines constitue en vérité, partout, un « explosif social ».

Sans solidarité et soumis aux convoitises vaines, le travail humain devient une impitoyable « lutte pour la vie ». C'est là la double racine de deux maux qu'il faut dénoncer :

- le refus de prendre conscience du caractère social du travail ; de fait, l'extrême-libéralisme d'aujourd'hui en fait une externalité à son système ;
- le refus de considérer que le profit que chaque humain désire doit relever d'une nécessité vitale ; de fait, l'extrême-libéralisme fait de l'accumulation une fin en soi.

Et selon Barth, tout ce qui est mis en place face à cette double racine du mal vient trop tard et n'est qu'un palliatif tout juste bon à empêcher les excès et à écarter les catastrophes définitives.

Il faut bien constater qu'en général le travail est dominé par le règne de la concurrence, mais si une lettre de Paul fait l'éloge du sportif, faut-il considérer le domaine du travail comme un terrain de sport ?

Par ailleurs, dans la concurrence inhérente au domaine du travail, le « gain », le profit est un but en soi – exactement comme dans les jeux de loterie.

Dans la concurrence qui domine le monde du travail, le gain est indispensable ou semble indispensable à tous les intéressés. Ils entrent en concurrence pour vivre, pour satisfaire au maximum leurs besoins. L'individu espère toujours parvenir mieux, plus facilement et plus abondamment, à gagner ce que son concurrent désire lui aussi obtenir : chaque homme cherche son avantage au détriment de son prochain, ce qui signifie qu'il exclut, en partie ou même complètement, pour son concurrent la possibilité d'atteindre ce qu'ils veulent tous les deux, et cela sur le modèle de la mimesis d'appropriation et d'antagonisme qui conduit au meurtre¹⁰. Voilà pourquoi il n'est pas question ici d'un jeu, d'une simple compétition, mais d'une lutte où tous les moyens sont bons, d'une véritable guerre.

La communauté chrétienne ne doit pas être dupe de l'immense illusion dans laquelle nous baignons, sur la réalité de notre système économique ; elle ne pourra se dérober au devoir de montrer que cette situation est le fruit amer de prémisses contraires à l'évangile.

Le travail placé sous le signe de la concurrence signifiera toujours qu'il est sous le signe de la guerre, où l'humain affronte son semblable en usant de ruse et de contrainte, où il est fatal

⁹ Jacques 4, 1

¹⁰ René Girard

qu'il y ait des prisonniers, des blessés et des morts (fatalité de la main invisible). Le travail ainsi conçu sera toujours une activité inhumaine, c'est-à-dire incompatible avec le commandement de Dieu, et cela en dépit de tous les adoucissants et de toutes les tentatives de réglementations que l'humain peut imaginer (les troupes sanitaires en temps de guerre n'arrêtent pas la guerre).

L'homme confond son droit à la vie avec sa convoitise mais seul le royaume de Dieu qui est venu et qui vient peut chasser les ombres qui pèsent sur le travail humain : voilà ce que nous dit Karl Barth.

La concurrence, où l'égoïsme et l'opposition réciproque se manifestent d'une manière impitoyable, n'est qu'un aspect de la perversion de notre vie laborieuse. Un autre exemple en est la subversion systématique du vocabulaire par l'extrême-libéralisme : justice / rétribution du plus fort, égalité/équité, travaillé/employabilité, gouvernabilité ou gouvernance/gouvernement...

Même si ce n'est pas vrai pour tout le monde, le travail repose sur le principe de l'exploitation des uns par les autres ou sur le principe de la recherche du profit qui échoit aux plus forts économiquement, c'est-à-dire aux détenteurs du capital. Le commandement de Dieu sera dans tous les cas un appel à réagir, à lutter pour l'humanité et contre sa négation sous quelque aspect qu'elle se présente. A prendre parti, par conséquent pour les faibles et contre toute forme d'oppression exercée par les forts. En tout cas, l'Eglise doit dénoncer le désordre sous la forme massive qu'il revêt encore et toujours, et particulièrement aujourd'hui, pour rappeler et faire valoir, en face de lui, l'autorité du commandement de Dieu : ne plus traiter l'humain comme une chose qui me profite.

L'humain doit accepter le commandement de Dieu qui lui interdit, au lieu d'obéir à ses authentiques nécessités vitales, de se laisser aller au gré de ses convoitises vaines, sinon son travail est condamné à se dérouler non seulement sous le règne de la lutte créée par la concurrence, mais aussi sous le signe de l'exploitation de l'humain par l'humain, de la lutte des classes.

D'ailleurs, pour Barth, la lutte créée par la concurrence et la lutte des classes seraient beaucoup plus catastrophiques, sans la patience dont Dieu fait preuve en gouvernant le monde. Sans la bienveillance de Dieu en Jésus-Christ la question sociale resterait sans espoir. Que nous soyons prêts à faire notre possible, au sein des mauvaises présuppositions existantes, pour combattre l'injustice dominante et ses conséquences, telle est la volonté de Dieu.

c. La concurrence et l'Etat

Les apôtres nous rappellent à plusieurs reprises que nous devons nous « soumettre aux autorités » (Rom. 13, 1). La parole du Christ qui dit que l'on doit « donner à César ce qui est à César » va probablement dans le même sens. La question qu'on peut se poser est de savoir si la réalité qu'on désignait par « autorités » à l'époque correspond aux instances qui incarnent le pouvoir à notre époque. Calvin rappelait ce devoir de soumission aux « autorités », mais il ajoutait qu'il était légitime de s'opposer aux « autorités » dans le cas où ces « autorités »

violent la conscience des sujets. Dans un Etat organisé selon le modèle démocratique, la question de l'opposition se pose autrement que dans un Etat autoritaire – c'était l'Etat autoritaire qui constituait la norme à l'époque de Calvin (comme à celle des auteurs du Nouveau Testament). Dans un Etat démocratique, l'opposition peut dans une large mesure s'exprimer par des moyens légaux (vote, pétitions, manifestations, grèves...). La question qui actuellement se pose est la suivante : face à un Etat qui s'est dépossédé d'une partie de son pouvoir afin d'en investir d'autres instances dont le caractère démocratique paraît moins évident, comment doit-on exprimer son opposition ? Comment exprimer son opposition à certaines décisions de la Commission Européenne, par exemple. Comment s'opposer au pouvoir du monde financier, au pouvoir des lobbys, des multinationales ... ?

La Bible ne nous présente pas un modèle de société idéale que Dieu nous appellerait à mettre en place. Par ailleurs, l'histoire nous montre que les tentatives d'établir la théocratie ont toujours échoué. Placé sur le chemin de la sanctification, le croyant est toutefois appelé à dresser, dans le concret de la réalité qui est la sienne, des signes du « Royaume de Dieu » dont la Bible nous révèle la logique. Ce concret de la réalité ne se limite pas au domaine privé, il concerne toute la réalité, donc aussi les domaines politiques et économiques. Le croyant n'attend son salut d'aucun système politique ou économique ; au regard du message révélé par la Bible, ces systèmes sont tous incomplets et provisoires, marqués par le péché. Le croyant se sait pourtant appeler à agir dans le monde : dresser des signes du Royaume, c'est aussi choisir le programme politique qui, pour le moment, semble le mieux correspondre à certaines orientations éthiques qu'il découvre dans la Bible. Il optera pour des programmes qui défendent la cause des laissés-pour-compte plutôt que pour des programmes qui favorisent la loi du plus fort, par exemple. Dans le cas où il se trouve sous la domination d'un système politique/économique fondé sur une idéologie qui se situe clairement à l'opposé de l'ensemble des orientations éthiques données par la Bible, et s'il lui est impossible de s'y opposer par les moyens que ce système permet d'utiliser, il est de son devoir de s'y opposer par d'autres moyens. Lesquels ?

En somme, voilà plusieurs questions qui se posent :

1. Faut-il s'opposer à un système politique/économique qui valorise et favorise l'égoïsme de l'homme, considérant l'esprit de concurrence qui en résulte comme bénéfique pour la marche des choses ? Dans quelle mesure ? Faut-il rejeter ce système ? Suffit-il d'en corriger les dysfonctionnements ? Faut-il accepter ce système mais en circonscrire le champ d'action au seul marché des biens et des produits et en s'opposant à ce que l'esprit de concurrence contamine des secteurs qui jusque-là furent considérés comme relevant du domaine non-marchand ?

2. Si l'on opte pour une résistance, quels moyens utiliser ? Si le pouvoir réel se déplace vers des instances dont le caractère démocratique fait défaut, comment exprimer son opposition ? Suffit-il d'agir dans le souci de renforcer la part de pouvoir qui reste à l'Etat démocratique ? Si l'Etat démocratique ne peut résister à des contraintes que lui imposent ces instances non-démocratiques auquel il a cédé une part de son pouvoir, si ces contraintes font partie d'une politique qui va clairement à l'encontre des orientations

éthiques que nous donne la Bible et si, en conséquence, pour le croyant une opposition s'impose, comment exprimer cette opposition ?

3. Si l'on décide de s'opposer à un système qui, par sa façon outrancière de promouvoir la concurrence, en l'appliquant à tous les domaines de la réalité, favorise la loi du plus fort, suffit-il de demeurer dans le registre par lequel toute opposition doit commencer, à savoir celui de la dénonciation (le « démasquer l'idole »), ou faut-il aussi apporter des alternatives réelles ? Si oui, lesquelles, et comment les faire entrer dans le réel sans trahir le message biblique qui, nulle part, ne nous appelle à établir sur terre quelque système politique idéal, mais qui tout de même nous donne des orientations éthiques fortes ?